Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 230

Artikel: Aux champs
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251656

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

vahissantes. Ces pauves gens traînaient avec eux leur butin, leur linge, leurs meubles, leur bétail, qu'ils furent enfin obligés de vendre pour se procurer des moyens de subsistance. Les Franches-Montagnes furent inondées de pauvres, de malheureux, de mendiants mourant de faim, que c'était pitié, dit le journaliste Triponé, témoin oculaire de ces événements. L'arrivée de cette foule de monde fit hausser le prix des denrées qui devinrent très rares. Le linge, les meubles, les bijoux, les draperies et autres objets de luxe étaient vendus à vil prix. On ne pouvait plus s'en défaire pour avoir un peu de pain. Il en résulta une effrayante mortalité, « ce qui était encore un bonheur, car, dit Triponé, on était heureux d'aller à trépas pour éviter les horreurs de la guerre. »

Toutefois, craignant toujours une invasion, le châtelain de Saignelégier fit armer des hommes qu'il plaça à Saint-Brais sous le commandement de Girard Bammat, pour garder le passage, (1633).

Ces mesures de précaution se justifiaient; en effet en 1635, le couvent de Bellelay dut ouvrir ses portes à un officier français qui faisait des recrues en Suisse pour le compte du roi de France. Le père Sudan, Jésuite, professeur au collège de Porrentruy et témoin de cette triste époque, raconte en ces termes cette invasion de Bellelay dans son livre intitulé « *Rauracia Vastata* ».

« Le colonel Forbes, écossais d'origine, grand pillard et disciple d'Epicure, recrutait des soldats à la Neuveville et formait un régiment aux frais du roi de France, en 1635. Appelé à Porrentruy, il fit ses préparatifs pour s'y rendre au plus vite, tout en méditant l'occupation du Val de Delémont et de quelques villages de ces baillages situés sur la Montagne. Lorsque les paysans s'en aperçurent, ils se réunirent en troupes, se portèrent sur le monastère de Bellelay où le colonel Forbes venait d'arriver et le réclamèrent en poussant de toutes leurs forces des cris confus. Forbes avait passé la nuit à boire et n'avait pas encore cuvé son vin ; mais informé du danger qu'il courait, il se rendit en chancelant près de ces paysans, en se faisant accompagner de l'abbé du monastère qu'il employait comme un bouclier. A sa vue, les paysans se mirent à vociférer et à lui commander de s'en aller. Forbes cherchait à les calmer par ses discours. Il leur montrait les diplômes et les lettres du roi, qui l'autorisait à enrôler des troupes dans ces contrées et à les passer en revue. Les paysans loin de s'adoucir, devenaient de plus en plus furieux et le sommèrent de s'en aller, en lui disant qu'ils ne voulaient point voir, ni lire les lettres, et que, s'il n'obéissait sur le champ, ils voulaient le tuer.

Tandis que cela se passait, l'un deux brandissant une hache sur la tête de Forbes et demandait à ses compagnons s'il fallait frapper. Les autres criaient qu'ils voulaient chasser cette mauvaise engeance à coups de pioches, de pelles et de bâtons, s'il n'était pas blessé par les sabres et les fusils.

Les paysans s'étaient donné le mot d'ordre et il était convenu, que dès que le meunier qu'ils connaissaient, lâcherait une détonation ce serait le signal d'attaquer les troupes de Forbes et de les égorger sans exception. Ils avertirent donc l'abbé qu'il devait se retirer dans son monastère et lui déclarèrent que s'il lui arrivait du mal, il ne devait l'attribuer qu'à lui-même.

L'abbé cherchait à les calmer de son mieux et à les détourner de leurs desseins, en leur faisant entendre les grandes conséquences que leur conduite pourrait entraîner. Forbes ne le quittait pas et se cachait derrière lui.

Le meunier voulut donner le signal convenu, mais son arme rata par l'humidité de la poudre et cette circonstance empêcha un massacre général. Forbes était parvenu à obtenir un peu de silence, les pria d'attendre un peu, jusqu'à ce que les quelques cavaliers qu'il avait laissés derrière lui fussent arrivés; ils conduisaient des armes et devaient arriver à midi.

(*A suivre.*)

Aux champs

Pourriture des pommes de terre, leurs maladies. — Entretien des prairies et paturages. — Avis utile.

Un agronome, d'Anzin (Nord), a découvert un procédé pour éviter *complètement* la pourriture de la pomme de terre, procédé consistant à couper à raz de terre les tiges dès qu'une seule feuille verte de la plante est noircie par la maladie, maladie qui ne fait son apparition qu'après un orage, mais il est indispensable de faire cette opération 24 heures après l'orage qui a produit la maladie.

Il est également de toute nécessité de couvrir de terre les portions de tiges restantes pour empêcher les gaz *délétères* d'atteindre ces portions de tiges par lesquelles le Perenospora infestans envahirait *immanquablement* les pommes de terre. Six semaines ou deux mois au plus tard on déplantera seulement les tubercules, c'est-à-dire, lorsqu'ils sont mûrs, (les radicelles mortes annoncent la complète maturité de ce précieux tubercule).

Les insecticides employés jusqu'à ce jour ont complètement échoué pour la raison bien simple, c'est que la maladie se manifeste d'abord sur les feuilles, puis se transmet aux pommes de terre par l'intermédiaire des conduits cellulaires des tiges; à l'aide d'une forte loupe on voit très bien la marche du Perenospora infestans.

On coupe les tiges avec une faulx et on couvre les portions de tiges avec une charrue fouilleuse.

On nous cite un paysan qui l'an dernier avait planté un vaste champ de pommes de terre, reconnut à des taches dont leurs fanes étaient généralement marquées, que sont plan était atteint par la terrible maladie. Il coupa toutes les tiges corrompues et empoisonnantes, les enfouit sur place, et rempli d'une foi vive, mais inexpliquée, il laissa au sol végétal le soin de la réparation; puis il attendit le temps de la récolte.

Cette époque arrivée, il eut à considérer un effet étrange et admirable. En faisant sa récolte, il observa et fit remarquer à ses voisins que les tubercules qu'il avait ainsi traités et qu'il recueillait étaient pour la plupart parfaitement sains, et que la suppression des tiges ne les avait pas empêchés d'acquérir leur grosseur normale. Les autres plants qui n'avaient pas subi ce traitement produisirent, au contraire, des tubercules viciés pour la plupart ou déjà corrompus.

L'expérience trouva peu à peu des imitateurs, et aujourd'hui elle s'est tellement propagée, que l'on peut prédire de ce traitement simple et éprouvé, qu'il apportera un avantage réel à ceux qui l'appliqueront.

(*Le paysan.*)

* * *

Vous prenez toujous dans votre prairie comme dans une armoire, mais sans jamais y

---

épineuses, n'ayant pas toujours affaire à des gens soucieux de leur honneur, s'avouait naïf, gauche, hésitait à entrer en pourparlers avec l'époux dénaturé, avec le père sans entrailles.

Plus il réfléchissait, plus il se disait qu'il était inhumain d'enlever un enfant à sa mère, un fils à son père...

Les horreurs racontées par Renée cinglèrent sa volonté hésitante; il prit la plume, traça quelques lignes brèves, les remit à Barthélémi en lui donnant des explications.

Le soir même, Abdallah se présentait.

Ce fut à la jeune femme que le vieux serviteur de Draguignan annonça le Kabyle ; elle répondit :

— Faites entrer dans le cabinet de M. Calvignac.

Que se passa-t-il alors ?

Quelques propos s'échangèrent entre ces deux hommes si dissemblables de mœurs, de sentiments, de probité ?

Quelle corde sut faire vibrer l'ingénieur ?

Renée n'entendait de son salon que des mots vagues, incompréhensibles ; ses oreilles bourdonnaient, son cœur battait avec violence.

Tout à coup, un grincement de serrure lui parvint : celle du coffre-fort, puis un bruit de plateau de balance qui retombe brusquement ; c'était un rouleau d'or que pesait Louis.

Elle se dit que le marché devait être conclu.

Deux yeux ardents, pleins de convoitise, braquaient leurs prunelles emflammées sur cet or ; Abdallah ne pouvait détourner la tête.

— Tes olives et tes enfants d'une main, dit M. Calvignac, et je te mets cet argent dans l'autre... Consens-tu oui ou non ?

— Tu les auras, répondit l'Arabe ; qu'Allah les accompagne !

— Je réfléchis, reprit l'ingénieur ; tu m'apporteras d'abord les olives ; je te donnerai ce rouleau; j'irai chercher moi-même Alim et Aïcha dans ton gourbi duex jours avant mon départ.

— Abdallah attendra Sidi Calvignac.

L'ingénieur crut peudent et à propos de donner quelques avis à Abdallah.

— Tu as vu de l'or dans ce cofire, lui dit-il ; veille sur tes mains, et que tes pieds ne te conduisent pas dans mes parages cette nuit ; j'ai des hommes, tu as pu juger de leur force par la stature de celui qui t'a reçu ; je le poste en sentinelle jusqu'à mon départ, et tu es tué si tu approches... Tu sais, du reste, que ta conscience n'est pas sans remords : trouve que ce soit assez.

Abdallah partit, rageant de se sentir deviné.

Un éclair de joie rayonna cependant sur sa figure cuivrée à l'idée des richesses qui allaient lui appartenir.

Cette joie extérieure fut une vision ; il commanda à son visage le calme ordinaire, afin que nul ne soupçonnât sa bonne aubaine.

Essaya-t-il une tentative nocturne ?

La lumière qui éclaira toute la nuit les deux extrémités de la demeure des Français le gêna-t-elle dans son audacieuse entreprise ?...

Quoi qu'il en soit, pas une plante du jardin cultivé par Jack ne fut foulée aux pieds, et une cargaison d'olives arriva le surlendemain.

Comme le lui avait promis M. Calvignac, Abdallah partit avec la somme convenue.

En arrivant au gourbi, son premier soin fut de cacher le précieux trésor qui rendait le Kabyle le plus fortuné de toute la dachekra.

(*La suite prochainement.*)

rien mettre, est-il surprenant qu'elle se vide ? Vous ne l'entretenez pas en détruisant les mauvaises herbes qui pullulent plus vite que les bonnes, et vous ne l'amendez pas. Fumez-la, et quand vous l'aurez enrichie ; c'est elle qui vous enrichira. Il ne faut pas perdre de vue qu'une prairie n'arrive à un bon état d'entretien et de production qu'après plusieurs années et qu'elle ne rend qu'autant qu'on lui donne. Comme elle est la base de toute exploitation agricole, il ne faut rien négliger pour son établissement, son entretien et son amélioration. De là dépendent les succès auxquels tout cultivateur aspire.

Les composts pour amender les prairies et pâturages se font à toutes les époques de l'année, à l'ombre et avec des lits successifs de paille, herbes sèches, feuilles, roseaux, marne fine, plâtras, fumier, terres de fossés et de mares, gazons, boues, tourbe, tannée, cendres de bois surtout, marcs de pommes et de graines oléagineuses, et avec divers éléments minéraux, sarclages, et toute espèce de débris végétaux et animaux, fréquemment arrosés d'eaux de cour, de cuisine, lessive, purin, etc., au moyen de trous perpendiculaires. Il n'est pas indispensable que toutes les matières indiquées ci-dessus entrent dans ces composts, mais il est important d'utiliser tous les débris quelconques susceptibles de décomposition. Quand la fermentation est trop forte, on l'arrête par de nouveaux arrosages. Pour faciliter la décomposition des composts, on les remue après le deuxième et le troisième mois, puis on les recouvre de terre. Si on y met de la chaux vive sans qu'elle soit en contact immédiat avec le fumier, ou si on arrose avec de l'eau de chaux, leur action est puissante sur les herbages.

Les plus fortes proportions qu'on trouve dans l'analyse des herbes de prairie sont en silice, potasse et chaux ; on doit en conséquence chercher à restituer au sol pour les amendements et engrais les éléments qu'il perd. Les composts formés de boues des rues, cendres de bois et chaux doivent donc être un amendement convenable.

Nous recommandons de faire ramasser sur les routes, en été, par des enfants pauvres ou des vieillards, les excréments des animaux, en y ajoutant divers décombres et végétaux. Ils peuvent ainsi établir des tas de composts d'une vente toujours sûre. Un pareil travail leur procurerait une occupation convenable, les détournerait des suites nuisibles de l'oisiveté, et il en résulterait une plus grande propreté sur les routes. De pareils travaux sont toujours payés avec usure.

* * *

Il faut ramasser les feuilles de peuplier qui jonchent l'herbe des prairies pour en faire des composts. On n'a pas assez remarqué, peut-être, que l'herbe des prés naturels est toujours claire et chétive sous les peupliers. Ce sont moins l'ombre et les racines que les feuilles tombées qui produisent cet état par leur acidité, car en se dissolvant, elles imprégnent la terre de sucs acides qui souvent brûlent les herbes jusqu'aux racines et les empêchent de pousser vigoureusement. On se méprend sur la cause de ce phénomène en l'attribuant à l'ombre ou aux racines, tandis que la principale cause n'est autre que celles que nous venons de signaler.

Pour conserver les principes ammoniacaux du fumier, il est essentiel de n'introduire la chaux que lorsque la composition est achevée, en la remuant, et pendant le temps nécessaire pour que les blocs de chaux puissent facilement se réduire en poudre ; quinze jours suffisent avant l'épandage des composts. Il serait peut-être préférable de remplacer la chaux, qui a pour effet de chasser l'ammoniaque des engrais animaux, par de la marne bien fine et par tout autre calcaire en poudre, ou mieux de faire deux tombes composées l'une de terre, végétaux, débris, fumier, etc., l'autre de 4/5 de terre et 1/5 de chaux. Cette dernière ne se serait répandue qu'après la première et en agissant ainsi on serait certain de ne perdre aucun des principes fertilisants du fumier.

* * *

La suie comme engrais. — Voici le moment de se procurer cet engrais en plus grande quantité possible ; ceux qui en auront fait de bonnes provisions seront contents de la trouver au printemps pour protéger leurs semis. Je ne connais pas de meilleur insecticide pour éloigner la vermine.

Lorsque les semis commencent à lever, il faut avoir soin de les saupoudrer de suie de temps en temps, surtout après les bassinages ; non seulement elle chasse la vermine, mais elle est aussi un puissant engrais. Partout où on la répand, la végétation devient luxuriante, surtout pour les rosiers. Il faut pour cela mettre la suie dans un sac, le jeter dans un tonneau plein d'eau, le laisser à peu près un mois ; arrosez vos rosiers en vase avec ce liquide et vous obtiendrez une magnifique floraison. Le procédé est simple et peu coûteux, je conseille à mes collègues de l'essayer.

Hygiène pratique

Les maladies des enfants. (Coqueluche, angine.)

L'épidémie règne aux entours ; l'enfant rentre tout triste de la classe ou de la promenade. Il ne sait pas ce qu'il a, mais il porte à son front trop chaud sa petite main fébrile. Sa voix devient rauque, il éprouve quelques frissons et il reste de mauvaise humeur ! Il est accablé, las, sans avoir l'idée de jouer ; les aliments le dégoûtent.

Bientôt il se met à tousser violemment ; il étouffe, rougit, ses yeux s'injectent et une matière filante et glaireuse sort de ses lèvres : il a la coqueluche.

La première chose à faire est, quand on le peut, d'appeler le médecin et de suivre son ordonnance, au lieu de s'en tenir aux multiples conseils des gens de bonne volonté. Si l'on se trouve loin de secours, ou que l'expérience des parents soit suffisante pour leur inspirer confiance en eux-mêmes, le meilleur parti à prendre sera de donner un léger vomitif pour ôter de l'estomac les matières glaireuses. L'enfant n'en souffrira pas ; l'ipéca ou le kermès le débarasseront des sérosités nauséeuses. Ensuite, il est mieux de ne pas le laisser enfermé, si la saison, toutefois, est clémente car le remède souverain consiste au changement d'air. S'il est possible, on lui fera quitter le pays pour quelques jours, prendre des boissons sulfureuses soir et matin, ne manger que des choses légères. Soignée intelligemment, la coqueluche passera en trois semaines ; non soignée, elle durera deux mois.

Cette maladie se gagne avec une incroyable rapidité ; le contact d'un enfant atteint suffit pour contaminer tout un groupe, et même elle peut s'étendre aux grandes personnes. Souvent les enfants, pendant les crises, s'agitent désespérément ; on doit alors leur soutenir la tête, les calmer d'une potion adoucissante, et surtout tâcher d'éviter les épitaxis qui résultent des efforts causés par la toux.

Un saignement de nez est aisément arrêté par un moyen très simple, qui consiste à presser avec le poigt la narine, par laquelle a lieu l'écoulement, contre la cloison nasale. Cette occlusion facilite la formation du caillot et arrête l'hémorragie. Dans les cas graves, il est nécessaire d'avoir recours au tamponnement des narines ; mais ce moyen très pénible ne peut être pratiqué que par le médecin.

Une autre maladie terrible, et qu'il est indispensable de savoir déterminer rapidement, est le croup ou angine couenneuse ; on doit apprendre à la distinguer du faux-croup ou laryngite striduleuse. L'un demande l'appel prompt du docteur et l'injection du sérum, l'autre est bien moins dangereuse.

Dans le premier cas, le début du mal est insidieux, la gorge à peine douloureuse, la fièvre peu marquée, les glandes situées au-dessous des mâchoires ne tardent pas à être le siège d'un gonflement douloureux. Sur les amygdales, apparaissent de petites plaques blanches semblables à du blanc d'œuf cuit ; peu à peu, elles envahissent le voile du palais, ses piliers, le pharynx et, en quelques jours, parfois en quelques heures, l'affection gagne les fosses nasales et détermine un suintement fétide par le nez. La bouche exhale une odeur infecte.

Aujourd'hui, grâce aux savantes découvertes du Dr Roux, le croup est à peu près vaincu ; mais il importe toujours d'agir vite, et lorsqu'un enfant présente les symptômes d'inquiétude, d'ennui, que sa voix est couverte, que sa toux est éclatante, métallique, puis sourde et étouffée il faut en hâte chercher du secours.

Dans le second cas, qui se rencontre presque toujours la nuit, l'attaque est brusque. L'enfant, qui s'est couché joyeux, s'éveille soudain : sa respiration est oppressée, sifflante ; la toux éclate rauque, simulant l'aboiement d'un jeune chien ; la voix est enrouée, mais distincte ; les yeux sont injectés, brillants ; les lèvres bleuissent, la figure se congestionne. Plusieurs accès peuvent ainsi se présenter, puis après un temps, qui dépasse rarement une heure, l'enfant rejette quelques matières glaireuses et se rendort. Les accidents qui surviennent pendant le jour sont moins intenses, et la maladie se termine ainsi qu'un simple rhume. En attendant le médecin, on peut faire prendre à l'enfant un gramme de poudre d'ipéa en trois doses dans un peu d'eau sucrée et lui mettre des bottes de ouate saupoudrée de farine et de moutarde.

La mère attentive devinera vite la gravité d'un mal ou la nullité de son inquiétude, avec son cœur d'abord, ensuite avec les quelques petites observations scientifiques que nous lui transmettons.

RENÉE D'ANJOU.

Les chemins de fer du monde

La longueur totale des chemins de fer du globe, à la fin de 1899, était de 772.000 kilomètres, plus de neuf fois le diamètre du globe à l'équateur et le double de la distance de la terre à la lune. Ce chiffre de 772,000 kilomètres exprime la longueur des lignes et non celle des voies. Si l'on y comprenait celles-ci, il serait considérablement augmenté, de très nombreuses lignes étant à double voie.

Des cinq parties du monde, c'est l'Amérique qui possède le plus grand réseau. Elle contient plus de la moitié de la longueur totale, soit 393,000 kilomètres. L'Europe, quatre fois plus petite que l'Amérique, vient immédiatement après celle-ci comme longueur des chemins de fer. Elle en possède 278, 000 kilomètres, tandis